

International

Le colonel Bagosora s'enferme dans la négation du génocide rwandais

Afrique Le procès de celui que l'on qualifie de «cerveau du génocide» a commencé hier à Arusha.

Patrick de Saint-Exupéry

[25 octobre 2005]

UNE FORCE BRUTE engoncée dans un large costume trois pièces bleu sombre tranchant sur un ensemble cravate et chemise rose : tel est ainsi apparu, au premier jour de sa défense, le colonel Théoneste Bagosora, accusé d'avoir été «le cerveau du génocide» des Tutsis rwandais. «Pourquoi avoir accepté de parler dans votre procès ?», «J'ai choisi cette tribune pour protester contre des accusations mensongères. On m'a qualifié de cerveau des massacres consécutifs à l'attentat contre l'avion présidentiel. Mais tous les experts qualifient cet attentat comme déclencheur du drame rwandais.»

lui demande-t-il. D'entrée de jeu, d'une voix grave, le colonel se lance dans un long plaidoyer : Après un bref récapitulatif de son arrestation, en mars 1996 au Cameroun, M^e Raphaël Constant donne la parole à son client. En quelques mots, le ton est donné. Le temps de redresser ses lunettes dorées, le colonel Bagosora enchaîne : «Aujourd'hui, il est de notoriété publique que le général Kagame (NDLR : au pouvoir à Kigali) est responsable de cet attentat. Force est de constater que le tribunal ne fait rien pour arrêter ce criminel invétéré. Force est également de constater que, en courtisant les Tutsis, ce tribunal agit comme un tribunal des vainqueurs.»

Réfutations en bloc

La déclaration a été préparée. Elle ne surprend pas. Le colonel, qui plaide non coupable, réfute tout : il n'y a pas eu génocide mais massacre, les Tutsis – les victimes – sont responsables de ces massacres, le tribunal devant lequel il comparait est sous influence. Quant à lui, il n'a rien fait si ce n'est «assumer ses responsabilités». M^e Constant, qui éprouvera à plusieurs reprises le besoin de signaler à la cour qu'il ne dirige pas son client, ramène «le cerveau» à son rôle de témoin : «Colonel, estimez-vous utile de parler de votre vie avant 1994 ?» Docile, Bagosora s'incline : «Il est nécessaire que l'on sache comment j'ai grandi, comment j'ai été éduqué et comment on en est venu à m'appeler cerveau du génocide.» Le colonel rappelle donc sa naissance en 1941 dans la commune de Giciryi, évoque cette lointaine époque où le colon belge avait imposé des chefs tutsis à la tête de toutes les structures locales. Il poursuit : «Je suis de la même région que la famille du président Habyarimana. Nos parents se connaissaient. Je connaissais bien le président et sa femme Agathe. Nos familles étaient très amies.»

Sans vraiment s'en rendre compte, Bagosora s'est laissé entraîner. Le voici en 1994, au temps du génocide. Son père meurt le 5 mai : «Il est tombé dans le chaos. Il est passé», dit-il. Lui se rendra en hélicoptère à ses funérailles, du 5 au 10 mai 1994. Puis il retournera à Kigali. Pour y faire quoi ? La question ne sera pas posée. Son défenseur entend poursuivre l'évocation familiale. Le colonel parle donc de son frère, Pasteur Musabe, et de ses quatre soeurs : un frère et deux soeurs ont été, dit-il, assassinés. Sur les deux soeurs encore en vie, l'une est emprisonnée à Kigali depuis 1996, l'autre vit en exil à Bruxelles.

La mort de Pasteur Musabe, supposé assassiné en 1996, intrigue le défenseur de Bagosora. Le colonel explique que son frère présidait de 1980 à 1994 la Banque africaine continentale du Rwanda, l'une des plus importantes du pays. M^e Raphaël Constant opine. Puis exhibe un tract rédigé après la mort de Pasteur Musabe. C'est alors que «le cerveau du génocide» laisse éclater sa vérité toute crue : «Comment cela ! Moi aussi, je ne crois pas au génocide. Il y a eu des massacres excessifs !»